Wilhelm Reich

le développement historique du fonctionnalisme orgonomique

les atomes de l'âme
2013

éditions les atomes de l'âme

le développement historique du fonctionnalisme orgonomique

éditions les atomes de l'âme

Titre original

Wilhelm Reich
"Orgonomic Functionalism, Part II:
On the Historical Development of Orgonomic Functionalism",
Orgone Energy Bulletin, II(1):1-15, 1950

Le présent texte est la première partie de trois... dont il nous manque les dernières.

Traduction de Christian Isidore Angelliaume
Novembre 2013 - Éditions les atomes de l'âme
Éditions les atomes de l'âme : http://lesatomesdelame.narod.ru

éditions les atomes de l'âme

Wilhelm Reich

le développement historique du fonctionnalisme orgonomique

Traduction de
Christian Isidore Angelliaume
novembre 2013

les atomes de l'âme
2013

L'histoire du développement du fonctionnalisme orgonomique

Puisque le meilleur moyen de présenter un nouveau domaine de connaissance à une personne, est de décrire le processus par lequel il a évolué, je vais essayer d'exposer au lecteur le fonctionnalisme orgonomique en déployant l'uniformité des résultats qui ont été obtenus sur une période de trois décennies.

Jusqu'ici, je n'ai fourni que des descriptions essentiellement thématiques et historiques. Je vais maintenant m'employer à réarranger les éléments familiers, les nombreuses observations, les faits cliniques et expérimentaux et les conclusions théoriques et vais m'y prendre de telle manière que la *rationalité* de la cohérence de la recherche de la nature, se présente à nous comme une succession logique d'observations, d'hypothèses, de confirmations expérimentales et de nouvelles découvertes. En dernier ressort, cet arrangement des faits relatifs à l'orgone, nous mènera à la formulation des équations fonctionnelles qui établiront les liens avec les opérations de pensée des mathématiques classiques et donneront un aperçu satisfaisant du *modus vivendi* qui cherche à comprendre le monde de la nature qui l'entoure. La fonction de l'observateur et celle de la nature, les sensations subjectives et les stimulus objectifs, perception et objet nous apparaîtront sous le nouvel éclairage de l'unité fonctionnelle de l'ensemble de la nature. Pour finir, nous devons reconnaître que la structure biologique de l'observateur ne peut pas être

soustraite de son étude de la nature ou de toute évaluation des résultats de ses recherches. La pensée scientifique comprend une certaine logique et une rationalité et ceci ne reflète rien moins que l'harmonie des événements de la nature qui, jusqu'à présent, n'ont été exaltés que dans la grande poésie. Nous serons aussi à même d'assigner l'irrationnel à sa propre place et de retracer son histoire sur une courte période.

Le domaine de la psyché n'est pas d'origine surnaturelle

Le déploiement d'un système de pensées fonctionnelles s'établit à partir d'une unique conviction restée sans preuve : *la vie émotionnelle humaine n'est pas d'origine surnaturelle. Elle est circonscrite aux limites de la nature et peut être sujette à investigation. Comme le reste de la nature, elle obéit aux lois fonctionnelles de la matière et de l'énergie*.

Cette conviction doit s'affronter à deux énormes faits avec lesquels elle est en désaccord :

1 – les lois des phénomènes naturels tels que découvertes par la chimie, la physique et les mathématiques, ne peuvent pas être appliquées aux fonctions qui caractérisent la vie émotionnelle. Approchée d'un point de vue fondamental, la vision *matérielle* mécanistique de la nature ne couvre que des domaines inessentiels de la vie.

2 – Pour une vaste majorité d'êtres humains, le large champ des émotions, sensations, philosophies de la nature et vie pratique, est ancré dans des forces mystiques, surnaturelles qui ont, sous une forme ou une autre, pour base universelle l'idée d'une entité semblable-à-Dieu existant au-delà du cadre de toute perception sensorielle. Cette idée entre en contradiction avec l'abord que la vie

émotionnelle humaine était située *à l'intérieur* de la sphère des processus compréhensibles de la nature.

Ainsi, avant même de commencer à se mettre en marche, la technique de la pensée fonctionnelle s'oppose aux murs rigides de deux systèmes de pensées employés par l'humanité, à savoir le *mécanisme* (matérialisme, atomisme, chimisme, etc.) et le *mysticisme* (idéalisme, métaphysique, spiritualise, etc.) qui ont pour eux plusieurs milliers d'années de développement et sont appuyés par des organisations sociales puissantes.

Il n'était pas question de fournir une base purement philosophique pour cet *en deça* de la sphère émotionnelle de la vie : ceci n'aurait rien résolu et, plus ou moins tôt, elle aurait disparu en silence. Il n'y avait qu'un seul chemin à prendre et celui-ci était de s'engager dans l'observation directe des événements naturels et d'expliquer ces observations par des analyses logiques. Les mots « fonction » et « fonctionnel » étaient alors utilisés, mais ils restaient sans signification pour ce qui est du problème initial. Au contraire, ils menaient souvent les gens à l'égarement comme, par exemple, dans le cas de la psychiatrie où les maladies « fonctionnelles » étaient regardées comme des affections « imaginaires » ; et il y avait un fossé profond et insurmontable entre le concept médical et physique de ce qui est « fonctionnel ».

Le fonctionnement naturel est initialement un processus énergétique

Pour les anciens observateurs de la nature grecs, le monde inanimé semblait être empli d'une *substance* en mouvement. Une vue dominante disait que toute chose bouge, que chaque chose est « dans un flux ». Ce point de vue primaire se perpétue encore aujourd'hui

dans la recherche naturelle. « Mouvement » et « processus énergétique » sont indissociables du fait qu'un mouvement, ou le dépassement de l'espace [*the overcoming of space*], présuppose une force qui impose la substance. Aujourd'hui je ne peux expliquer par le menu pourquoi, dans ma conception scientifique de la nature, j'ai donné une préférence aux processus liés à l'« énergie » plutôt qu'à la « matière » ou à la « substance ». Cette disposition de ma part était plus pour m'attirer des problèmes du fait que l'orientation principale de la pensée en physique et en chimie était atomistique, c'est-à-dire *matérialiste* ; en d'autres mots, l'ensemble de la nature était conçu comme une évolution d'atomes en mouvement. Ce point de vue s'est imposé de lui-même dans la théorie de l'électron qui avait à ce moment-là (vers 1919), gagné une assise considérable : même les petites unités d'électricité possédaient une masse, c'est-à-dire qu'elles étaient des particules, quoique d'une nature spéciale. La contradiction contenue dans la théorie émergeante du fonctionnalisme était alors la suivante :

Si le fonctionnement de la nature est *initialement* un processus énergétique, cela conduit logiquement au fait qu'il doit y avoir une énergie primaire ou primordiale. Cependant, dès lors que les électrons sont déjà dotés d'une masse, la « matière » ou les particules doivent aussi découler d'une nature primaire. En des termes purement logiques, il est peu probable que deux entités si différentes, qu'énergie et masse puissent simultanément être un phénomène primaire. Et la physique classique, incluant la relation moderne d'énergie-masse, concluait que la masse *et* l'énergie sont des phénomènes de la nature primordiaux. Einstein avait déjà éliminé la distinction absolue entre la masse et l'énergie. L'énergie (e) était dorénavant une masse en mouvement à la vitesse de la lumière ($m.c^2$), mais elle restait une « masse » et n'était pas, en terme *purement* primaire, libre-de-masse. En vérité, il était su depuis Becquerel et Curie que

la matière se convertissait ou se scindait en énergie et il fut compris de quelle manière cela s'opérait. Mais personne à part quelques philosophes liés à l'éther, n'a suggéré que la *masse puisse être une forme provenant de l'énergie*. La matière, avec sa masse (m), était et demeurait un phénomène originel et non pas un phénomène autre, dérivé de la nature. À ce moment-là, je ne soupçonnais pas que cette limitation était due à la nature de la pensée mécanistique. Cela n'aurait pas apporté plus d'aide de le savoir parce qu'un nouveau problème se serait immédiatement présenté de lui-même, à savoir : la masse n'étant pas primaire, alors comment puit-elle s'être formée de l'énergie ?

Le fonctionnalisme à l'état naissant donnait la préséance à l'énergie dans le développement de la nature, sans être capable de le prouver. Et à l'époque, rien n'aurait expliqué où un jeune naturaliste avait acquis ce préjugé. Il ne s'agissait pas d'une inclination mystique, parce que le fonctionnalisme en évolution rejetait fortement toute conception métaphysique de la nature, comme l'entéléchie ou le spiritualisme[2]. D'où je le vois aujourd'hui, il semble que cette préférence se fondait simplement sur les sensations de mouvement dans mon propre organisme. Il s'agissait rien moins qu'un préjugé qui s'avéra plus tard être bien-fondé.

À partir de la première supposition que les processus émotionnels entrent dans le domaine des phénomènes compréhensibles de la nature, et de la seconde proposition que tous les phénomènes naturels sont d'abord d'ordre énergétique, il s'est ensuivi logiquement que les phénomènes émotionnels et psychiques doivent être premièrement des processus énergiques.

Une « énergie psychique » existe

Quelque part vers 1919, mes hypothèses fonctionnelles initiales étaient reliées aux théories formulées par la science de la psychanalyse qui, à l'époque, n'avait pas abandonné son orientation en relation avec l'énergie, tel qu'elle l'a fait aujourd'hui. Freud est, je pense, le premier chercheur du domaine de la psychologie, à supposer l'existence d'une « énergie psychique ». En accord avec cette vision, les idées psychiques et les perceptions sont associées à une quantité variable d'« affects ». Ces affects qui ont été plus tard simplement nommés « émotions », sont l'expression des pulsions biologiques. Par exemple, un processus de répression ne pourrait agir que sur une idée, comme dans le cas de l'hystérie, tout en laissant refoulés les affects associés ; ou il pourrait simplement agir sur l'affect tout en laissant l'idée intacte, comme dans le cas de la névrose obsessionnelle. Et aussi, à la fois l'idée et l'affect peuvent être réprimés comme il arrive dans certains cas d'amnésie totale. De ce point de vue, il n'y avait pas de connections entre les idées et les affects, ni fonctionnellement ni génétiquement. L'« idée » et l'« affect » étaient des entités complètement différentes et des entités psychologiques séparées.

À cette époque, la théorie psychanalytique était assise sur les mêmes principes que la physique classique. Tout comme dans la nature immobile, la « matière » ou la « masse » qui est primaire, est déplacée par des « forces », dans la sphère psychologique, une « quantité d'énergie » devient apposée à des idées statiques, leur donnant mouvement et les déplaçant. Les idées correspondant à la « matière » et les « pulsions » étaient en relation avec les « forces » ou les « impulsions » de la physique classique[3].

C'est à ce point que le premier effort d'importance d'utiliser la technique fonctionnelle de penser a débuté.

La théorie de l'économie sexuelle, qui était en ces temps à un stade embryonnaire, a été utilisée pour entreprendre une conscien-

cieuse étude de la fonction de l'orgasme. Entre autres choses, elle a montré qu'une idée sexuelle, telle que celle d'un acte sexuel, ne peut pas être produite si les émotions correspondantes sont absentes ou si l'organisme vient de perdre une haute tension dans une gratification, c'est-à-dire, à travers une « décharge d'énergie ». Ainsi, il y a quelque chose d'intimement lié entre une idée et un processus énergétique de l'ordre de celui qui a été supposé par la théorie psychanalytique.

Des études phénoménologiques minutieuses sur la sensation de plaisir n'a laissé aucun doute sur le fait qu'il ne peut être séparé de la fonction de la pulsion. Il n'était pas question d'une pulsion ici et de la recherche du plaisir là, mais plutôt : *la pulsion n'était rien d'autre que la fonction motrice du plaisir lui-même*.

Maintenant, puisque la sensation de plaisir est une fonction *psychique*, tandis que la pulsion est une fonction *physique*, deux fonctions qui étaient auparavant séparées sont, en un coup, combi-

nées en une « unité fonctionnelle ». *Pulsion et plaisir ne font qu'une seule et même chose dès lors qu'est impliquée une activité motrice*.

L'activité motrice n'était plus une fonction de la « pulsion » ; au contraire, le besoin pulsionnel était une fonction d'une indéfinie activité motrice biologique ; et il en est de même pour la sensation de plaisir.

L'excitation corporelle, la pulsion, était identique à une sensation psychique au regard d'un certain processus biologique, une activité motrice sexuelle. À ce moment-là, *ce* qui était en mouve-

ment dans le corps n'était pas clair. Et la signification des termes « fonction sexuelle » n'était pas non plus très claire. La psychologie sexuelle freudienne était tout à fait consciente de ces incertitudes. Freud admettait que les pulsions « sont enracinées dans un processus biologique » et que ces processus sont quelque part de nature chimique. Plus tard, la psychanalyse perdit complètement son orientation en ce qui concerne des questions scientifiques si fondamentales. Elle s'enlisait dans un mélange embarrassant de commerce psychiatrique et de discussions approfondies sur les êtres humains.

Cependant, la technique de pensée du fonctionnalisme orgonal a obtenu sa première position d'importance : *les idées vont et viennent : leur existence dépend de l'état du mouvement de l'énergie du corps*.

La sensation et l'excitation sont identiques dans ce qui restait indéterminé : un principe de fonctionnement commun. La sensation est une fonction de l'excitation, et l'excitation en retour est une fonction de la sensation. Elles sont inséparables et forment une unité fonctionnelle ; et en même temps, elles ne sont pas unes et mêmes, mais différentes l'une de l'autre, assurément événements opposés l'un à l'autre. Ceci a donné naissance à la première formulation de la « simultanéité de l'identité et de l'antithèse ».

Ce développement a eu lieu entre 1919 et 1923. Sur le moment, il n'a pas été clairement compris qu'il était une évolution dans la manière de penser, mais le résultat en a été présenté dans un article intitulé « Über Triebenergetik »[4] (1923) et, à partir de là, dans mes études psychanalytiques.

Ces observations initiales ont été le point de départ de la formulation qui a été si importante dans le façonnement de ce qui deviendra ma compréhension des processus de conscience, principalement que *les idées sont des « concentrations de quanta d'énergie »*, c'est-à-dire, qu'il est possible de faire ressortir les idées

psychiques de processus énergétiques.

Cette innovation dans la manière de penser était totalement sans précédent dans le champ des sciences naturelles. L'élément fondamentalement nouveau ici se situe dans l'hypothèse que *deux fonctions peuvent être simultanément identiques et antithétiques*. La philosophie naturelle ne peut offrir que la vue moniste de l'unité du corps et de l'âme, la conception dualiste du parallélisme psychophysique, la mécanistique-matérialiste, la dépendance unilatérale de l'âme au corps, et la dépendance spiritualiste (idéaliste-métaphysique) de la matière à un monde surnaturel de l'esprit. Tout en demeurant essentiellement matérialiste, le mode de penser de Freud était dualiste. Il opérait avec deux types de pulsions qui n'avaient pas de connections précisément profondes. Au début, il y avait les « instincts sexuels » et les « instinct de l'ego » ; plus tard, il y eut les « instincts sexuels » et l'« instinct de mort ». Ce ne fut que de nombreuses années plus tard, aux alentours de 1927, que j'ai découvert le système de penser connu comme « matérialisme dialectique », postulé par Friedrich Engels (« L'anti-Dühring »).

Ce commencement qui en était encore à tâtonner la relation entre une idée psychique et un état énergétique, a décidé de la continuation de mon travail jusqu'à la découverte de l'orgone cosmique et des équations orgonométriques de 1947. Il n'est pas facile de clarifier ceci en mots simples, mais le diagramme qui suit peut servir à montrer pourquoi la formulation psychanalytique et la formulation fonctionnelle initiale des processus émotionnels conduisent inévitablement à deux directions opposées :

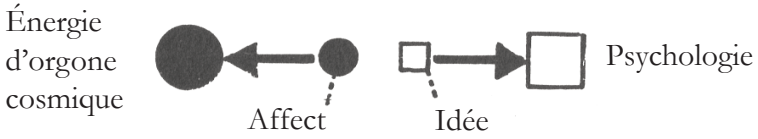


Diagramme de la relation entre l'idée et l'énergie pulsionnelle

Très tôt, la psychologie a ignoré la quantité d'affect « qui est lié à une idée » et s'est concentrée de plus en plus sur le contenu, les expériences, les conflits, les relations humaines, etc. Bien que la psychologie soit consciente que l'expérience, les conflits, etc. soient chargés à des degrés variés d'affect, elle ne s'est pas intéressée à l'origine de l'affect. Bien sûr, la psychologie a souvent commis des erreurs grossières en supposant que la richesse de l'affect lui-même dérive de la fixation à la mère. Par ce procédé, elle néglige le fait qu'une forte fixation à la mère est déjà en soi le résultat d'un état particulier de l'énergie de l'organisme enfantin.

Le fonctionnalisme qui a conduit plus tard à la découverte de l'énergie de l'orgone cosmique, au lieu de concentrer son attention sur *la dépendance des contenus psychiques* — idées, conflits, expériences, etc. — s'est rassemblé *sur l'état énergétique de l'organisme*. Une fixation excessive à la mère de l'enfant, par exemple, apparaît désormais comme une expression de « pulsion refoulée » ou une « stase énergétique », c'est-à-dire qu'elle correspond à une perturbation dans la dissolution de l'énergie par l'organisme. Cette théorie a été cliniquement confirmée dans la mesure où un conflit était résorbé dès lors que la capacité à décharger l'énergie a été convenablement restaurée. Un enfant génitalement refoulé se cramponne oralement à la mère. Un enfant génitalement gratifié ne s'accroche pas à la mère, mais il a des camarades de son âge.

La psychologie analyse et décompose les expériences et les conflits et les met en relation avec des expériences plus précoces, historiquement importantes. De manière compréhensible, les idées actuelles et les buts instinctuels émergent de la répression antérieure des idées et des buts instinctuels.

Ce à quoi procède la thérapie orgonale fonctionnelle n'est pas de décomposer les expériences ; elle n'opère pas en s'aidant d'associations d'idées, mais premièrement des énergies instinctuels qui

sont libérés des blocs caractérologiques et musculaires et permet en conséquence à ces énergies de se déplacer à nouveau librement en flux : elle élimine la stase énergétique. Pour la thérapie orgonale, il est sans conséquence de savoir *quelles* expériences ont conduit l'énergie à s'endiguer. Le but de la thérapie psychologique est de rappeler les expériences oubliées ; celui de la thérapie orgonale est de mobiliser l'énergie biologique, l'orgone, dans l'organisme.

Il y a une autre différence qui est d'une importance décisive, même pour les études mathématiques et orgonométriques, entre la psychologie et la biophysique orgonale. Se concentrer exclusivement sur les expériences et les idées a conduit à une incroyable complexité des relations et des processus. Au contraire, se concentrer sur les fonctions énergétiques a progressivement simplifié notre compréhension des processus biologiques, et cette dernière, notre compréhension des expériences et des idées humaines, du fait que toutes les expériences peuvent être ramenées à un simple processus d'énergie biologique. En vue de clarifier ce contraste entre la simplicité au plan d'un niveau biologique profond et la complexité d'un niveau psychologique superficiel, que l'on pense seulement à l'abondance sans fin et aux variations des expériences psychologiques et névrotiques. Cependant, cette profusion d'expériences se base sur *un* fait lié-à-l'énergie, à savoir, la stase de l'énergie biologico-sexuelle. Les fantaisies pathologiques dans toutes leurs confusions et complexités infinies, s'effondrent comme un château de cartes quand l'énergie biologique commence à fonctionner à nouveau naturellement, c'est-à-dire, économiquement.

De plus, vu du point de départ de la recherche de la nature, qui essaye de ramener les êtres humains à une harmonie avec cette nature, la psychologie ne conduit pas au-delà des processus psychiques, tandis que l'énergétique fonctionnelle mène de l'idée à l'énergie biologique et de l'énergie biologique à son origine glo-

bale : les fonctions naturelles énergétiques. Pour finir, le fonctionnalisme énergétique conduit en toute logique à la découverte des bions[5] et de là, à celle de l'orgone.

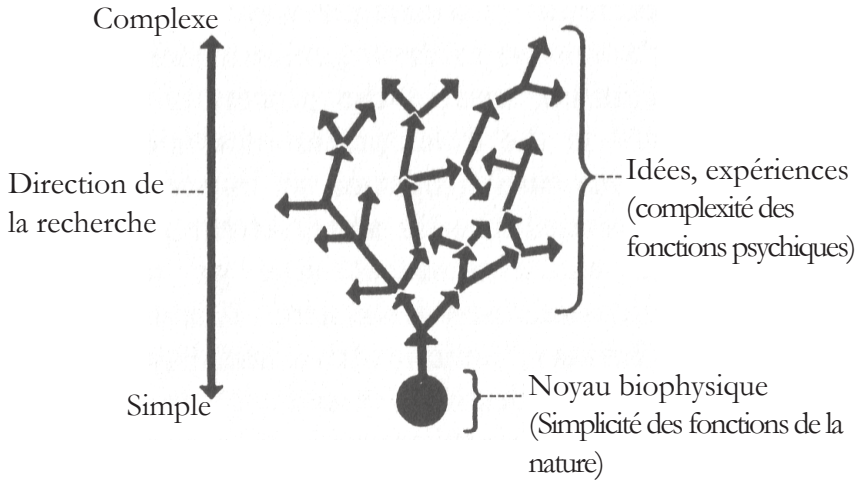


Diagramme montrant les relations entre la complexité dans la sphère psychique et la simplicité dans la sphère biologique.

« Énergie psychique » — une fonction de l'excitation d'une cellule biologique

J'ai déjà dit que l'excitation sexuelle était vue comme un effet causé par des « substances chimiques » qui sont devenues plus tard, des « hormones sexuelles ». Il n'avait pas été indiqué comment le processus chimique, hormonal générait l'excitation sexuelle. La méthode de penser fonctionnelle avait maîtrisé ce préjugé chimique.

L'excitation sexuelle est évidemment un processus *énergétique* ; alors que du fait qu'ils sont essentiellement caractérisés par la formation ou la dissolution de liens entre des atomes, les processus

chimiques ont pour base une *matière*. La production ou la consomption de chaleur qui a lieu lorsque ceci se passe, n'a rien à voir avec le phénomène parfaitement manifeste de l'« excitation ». L'interprétation de l'émotion sexuelle assise sur la matière ou la chimie tente en vain de lier *immédiatement* une fonction du vivant avec une fonction de la matière inanimée. Il s'agit d'un court-circuit de la pensée mécanistique. Elle se borne sans plus de critique à supposer que la fonction du vivant a pour origine une fonction du non-vivant sans procurer la moindre tentative d'expliquer les détails de la façon dont survient cette transition. Cette manière de penser fautive est la caractéristique très générale du point de vue biochimique en biologie.

Le fonctionnalisme procède d'une manière différente. Il agglomère ensemble les phénomènes observables qui sont en lien avec l'excitation sexuelle dans un organisme, et dans ce processus, il entame une autre étape décisive dans le développement de cette technique de penser, tout en mettant en lumière un phénomène important : les observations démontrent directement et irréfutablement que la sensation de plaisir et le désir sexuel vont de paire avec l'excitation du système nerveux autonome. Ceci est la continuité du lien entre la pulsion somatique et la sensation de plaisir psychique, qui a été précédemment décrit. *La pulsion instinctuelle et la sensation de plaisir sont fonctionnellement identiques aussi loin que les fonctions motrices de l'organisme en vie sont concernées*. Cela nous montre alors que la pulsion somatique est fonctionnellement identique avec l'excitation, c'est-à-dire, qu'elle est une *fonction* ou un *mouvement* (et non pas une « substance » immobile) de l'appareil nerveux vivant.

Ainsi, le fonctionnalisme ne commet pas d'erreur en reliant délibérément et de manière injustifiée une fonction psychique avec une fonction somatique. Au contraire, à travers des observations attentives du phénomène, il découvre une interdépendance simultanée,

ou encore une identité fonctionnelle entre la sensation de plaisir, le désir sexuel physique et une excitation identifiable du système nerveux autonome.

Aujourd'hui, ces faits sont des clichés banals, même hors du champ de l'orgonologie ; mais à cette époque, dans les années 20, ceci n'était pas évident. Même Müller qui était bien en avance sur son temps, dans son ouvrage collectif *Die Lebensnerven* (1931), parlait en termes duels et finalistes de « but » du plaisir qui est « desservi » par l'excitation de l'appareil parasympathique. Du point de vue fonctionnel, il n'y a pas un appareil *ici* et un but *là* ; ni le premier n'est « au service » du dernier. Au contraire, la sensation de plaisir, la pulsion instinctuelle et l'excitation parasympathique sont simplement des aspects différents d'une seule et même fonction, l'excitation globale de l'organisme vivant. Ces différents aspects d'*une* fonction sont inséparables, parce qu'il n'y a pas de sensation de plaisir sans pulsion instinctuelle, pas de pulsion instinctuelle sans sensation de plaisir, et cela non moins sans excitation biologique, et vice-versa. Les divers « aspects », « intentions », « services », « buts », etc. n'existent pas non plus. Ils ne sont simplement que des inventions de la fantaisie humaine, c'est-à-dire, des suppositions incorrectes de la pensée méchanisto-mystique. Examinée avec soin, l'assertion disant que « la pulsion est au service du plaisir ou de la reproduction » est dénuée de signification. D'où donc provient cette pulsion ? Et où donc se localise la sensation de plaisir ? Certaines questions logiques se doivent d'être posées.

La formulation de l'unité du plaisir, de la pulsion et de l'excitation biologique, entraîne aussi la solution du problème posé par Freud, à savoir, comment une excitation sexuelle se change-t-elle en anxiété. Freud avait correctement remarqué que lorsqu'une excitation sexuelle est réprimée, en maints cas, l'anxiété prend sa place. Cependant, Freud n'a pas été capable d'expliquer ce fait. Plus tard,

il a complètement abandonné l'idée d'une corrélation entre sexualité et anxiété au détriment d'une recherche à entreprendre sur le processus de la pulsion. Plus que cela, il a totalement séparé chacune de ces fonctions, en inscrivant à tort l'anxiété dans l'« ego » et la sexualité dans le « ça »[6]. Il n'a pourtant jamais admis que le problème restait irrésolu.

Au contraire, le fonctionnalisme était dans le droit chemin. Si la sensation de plaisir, la pulsion sexuelle et l'excitation parasympathique forment une unité fonctionnelle, si, de plus, — et ceci a été cliniquement confirmé — l'anxiété apparaît lorsque l'excitation sexuelle et la sensation de plaisir disparaissent, alors l'anxiété appartient d'une manière spécifique, quoique jusqu'ici incompréhensible, à une unité fonctionnelle de l'excitation biologique, un désir physique et une sensation psychique. Une fois que cette condition préalable est comprise, il n'y a pas loin à la résolution de l'énigme.

C'est dans le système nerveux de l'organisme vivant que prend place l'excitation biologique, c'est-à-dire, dans le système nerveux autonome. Cependant, ce système nerveux consiste en deux groupes de nerfs qui fonctionnent de manière antithétique : le parasympathique et le sympathique. L'ensemble des phénomènes de la fonction de plaisir est associé aux excitations du parasympathique. Lorsque la fonction de plaisir ne peut se manifester, apparaît l'anxiété. Il s'ensuit logiquement que si la fonction du parasympathique ne peut pas opérer, le sympathique est stimulé. Les phénomènes de l'anxiété vont de paire avec les fonctions du système sympathique, de sorte que des impulsions d'expansion sont déployées face à la ténacité d'une contraction. Si le système sympathique est fonctionnellement antithétique au système parasympathique, alors, logiquement, l'anxiété est l'antithèse du plaisir. Ainsi, le plaisir ne se change pas en anxiété, mais *une excitation biologique anxieuse fonctionne dans la direction opposée à*

celle du plaisir.

Voici un saut important en direction de la formulation de la fonction du vivant. Ceci est également soutenu par des phénomènes cliniquement vérifiables. L'anxiété est essentiellement vécue dans la région cardio-diaphragmatique et, à moins que l'on soit sévèrement perturbé, le plaisir est essentiellement vécu dans la région génitale. Partant, le cœur et le génital sont deux domaines antithétiques dans lesquels une excitation biologique unique peut venir se condenser. L'anxiété cardiaque disparaît quand l'excitation génitale advient. Lorsque l'excitation biologique est essentiellement concentrée dans l'appareil génital, alors sont éprouvés le désir génital et la sensation de plaisir correspondants. Si l'excitation biologique est essentiellement concentrée dans la région cardio-diaphragmatique, on éprouve de l'anxiété et on est incapable de plaisir.

À partir de ces formulations, le fonctionnalisme orgonomique, a découvert, au début inconsciemment, « l'antithèse fondamentale du vivant » : l'antithèse du plaisir et de l'anxiété, du parasympathique et du sympathique, de l'expansion et de la contraction du système vital, l'antithèse de la périphérie et du centre de l'organisme. Les détails cliniques et l'achèvement expérimental de ce domaine de fonctionnement de l'énergie biologique ont pris environ vingt pour se parachever. Cela a conduit tout naturellement à la recherche sur les bions et l'orgone.

J'ai déjà insisté sur le fait que le fonctionnalisme orgonomique n'est pas seulement une nouvelle et différente sorte de philosophie de la nature, mais une forme différente et nouvelle d'*outil de la recherche sur la nature*. Initialement, un outil véritablement sans sophistication, à l'exemple d'une hache de pierre qui rend possible la découverte du fer, et la découverte du fer a rendu possible d'affinage de l'outil qui passe de la hache de pierre à la hache de fer, et ainsi de suite. De sorte que la méthode ou l'outil de la recherche de la nature sous-tend un

développement qui est souvent de loin plus important que le seul fait d'avoir été découvert .

Avec la formulation théorique de l'antithèse plaisir-anxiété enracinée dans l'excitation biologique et qui se différencie dans diverses directions à partir d'une seule et même excitation, le fonctionnalisme énergétique a gagné une position présentant davantage de contrôle et plus d'utilité. Quels que soient les faits naturels en question, il est maintenant possible d'appliquer les principes méthodologiques qui en résultent, encore et encore afin de vérifier l'extension de la validité de ces principes ; que ces principes incluent seulement quelques parties de la nature ou qu'ils soient globalement valides ; en d'autres mots, que *l'ensemble* de la nature suive la loi fonctionnelle qui se révèle en-soi dans le fonctionnement de l'appareil vivant et de ses émotions.

Il doit être souligné que, pour cette approche dans la recherche sur la nature qui passe par les émotions psychiques, la sphère des émotions est toujours restée *à l'intérieur* du domaine de qu'il est possible d'étudier. Par ailleurs, les résultats qui sont finalement obtenus et utilisés pour une vue globale de la nature s'éloignent brusquement de la direction prise par la mécanistique et le mysticisme, sans sombrer sans le spiritualisme.

Premières règles de la pensée fonctionnelle

À la différence de la philosophie de la nature et de la théorie de l'électron, le fonctionnalisme orgonomique ne tente pas de parvenir *directement* de quelques faits particuliers à une image totale de la nature. Ainsi, il ne dessine pas immédiatement de conclusions sur la légitimité fonctionnelle de *toute* la nature à partir d'une qualité spéciale de l'appareillage de la vie. Il est inhérent au fonctionnalisme

que doit être sans cesse testé, appliqué et confirmé le principe général de sa méthode et ce, dans chaque cas particulier. Dans chaque progression, le principe général du mode de penser fonctionnel doit constamment reconstruire ses outils pour atteindre les qualités uniques de ses nouvelles fonctions, de la même manière que le principe général d'une nouvelle construction demande l'érection d'un échafaudage spécialement conçu. Ainsi, en plus de la validité générale de ses lois essentielles, validité qui est simple et peut se formuler en quelques phrases, le fonctionnalisme orgonomique englobe un large éventail d'outils et de formes spécifiques. Nous trouverons plus tard, dans le domaine de l'orgonométrie, que cette *simultanéité de la forme fondamentale de ce mode de penser et ses variations se reflètent dans les lois de la nature, par une simultanéité de la certitude et de l'incertitude, du fini et de l'infini*.

Je voudrais faire une liste rapide des principes fondamentaux de la pensée technique qui a été appliquée avec une clarté croissante, depuis environ 1925 :

1. Chaque nouveau fait découvert a été grevé de cette question : *Où se situe le second fait qui est fonctionnellement antithétique au fait connu ?* (c'est de cette manière que l'anxiété a été découverte comme étant l'antithèse du plaisir).

2. Une fois que les deux faits antithétiquement fonctionnels ont été découverts, la question qui suit logiquement est : Si ces deux faits fonctionnent dans des directions opposées, c'est-à-dire, qu'ils s'annihilent l'un l'autre, comme le plaisir et l'anxiété, ou se délimitent l'un l'autre comme la pulsion et le plaisir ou bien le parasympathique et la sexualité, alors, quelle est la troisième fonction à laquelle ils sont identiques ? Ou, dit autrement : *Quelles peuvent être les propriétés qui font leur identité fonctionnelle ?*

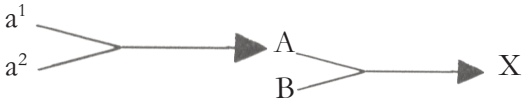
3. Une fois que le trio des deux fonctions antithétiques et de leur principe de fonctionnement commun a été découvert et réuni,

la question qui suit alors est : *Est-ce que le nouveau principe de fonctionnement commun*, par exemple le fonctionnement identique du plaisir et de l'anxiété dans l'excitation biologique de l'organisme, *est-il un état indissoluble ultime, ou bien le principe de fonctionnement commun provient-il d'une scission ou d'une dissociation ?* Ce qui revient à dire : est-ce qu'il contient dans son propre domaine de fonctionnement une fonction opposée et quelle est la nature de cette fonction opposée ?

4. S'il s'avérait possible de trouver un principe de fonctionnement commun allant de a^1 et de a^2 vers A, tandis que B se trouve être l'antithèse de A, alors donnons que X se trouve être le principe de fonctionnement commun dans lequel l'antithèse de A et de B sont fonctionnellement identiques.

Nous pouvons décrire cette méthode de penser dans le schéma suivant

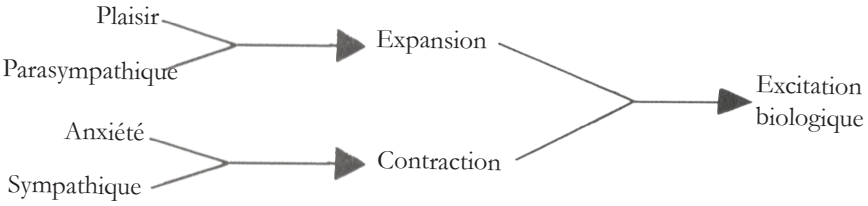
a^1 et a^2 sont fonctionnellement antithétiques et simultanément



elles sont des identités fonctionnelles au regard de A en tant que leur principe de fonctionnement commun ; A et B sont des fonctions antithétiques qui sont fonctionnellement identiques au regard de leur principe de fonctionnement commun X, et ainsi de suite.

Remplaçons les lettres du schéma par leur véritables fonctions :

Si, à partir de deux fonctions antithétiques, cette formulation



du principe de fonctionnement commun est correcte, c'est-à-dire, qu'elle correspond à un processus objectif, elle nous conduit alors nécessairement à de nouvelles découvertes ou à des simplifications théoriques. Dans la mesure où la nouvelle recherche cesse son développement, qu'elle n'apporte pas de nouvelles connections ou de nouvelles corrélations avec le principe de fonctionnement commun, alors cette formulation est incorrecte. Les fonctions antithétiques et leurs principes de fonctionnement communs ne peuvent avoir d'arrangement arbitraire. Doivent être déterminées des antithèses réelles (objectives) ancrées dans un réel (objectif) principe commun. La sensation de plaisir, par exemple, peut être à la fois l'antithèse de l'émotion d'anxiété et celle de la rage. Mais dans l'antithèse entre le plaisir et l'anxiété, le principe commun de fonctionnement est différent de celui du plaisir et de la rage. Dans le premier cas, le principe de fonctionnement commun est l'excitation biologique *globale*. La capacité de cette excitation à fonctionner ou à s'écouler dans deux directions opposées, c'est-à-dire, vers la périphérie et vers le centre, détermine l'antithèse du plaisir et de l'anxiété. Ceci peut être clairement vu dans les phénomènes physiologiques d'expansion au cours du plaisir et de contraction dans l'anxiété.

D'une autre côté, l'excitation biologique globale survenant dans l'antithèse du plaisir et de la rage, ne peut être appréhendée comme un principe de fonctionnement commun *direct* lorsque l'expansion et la contraction de l'organisme vivant peuvent être vues comme des fonctions primaires, parce qu'aussi bien le plaisir que la rage s'accompagne d'une expansion de l'organisme vivant ; la contraction y est exclue. L'expansion du plasma qui, pareil à son contraire, la contraction, est assise sur le principe commun de l'excitation à un niveau plus profond de fonctionnement, est lui-même devenu le principe de fonctionnement commun de deux antithèses, plaisir et rage, mais à un niveau plus élevé. L'expansion est plus res-

treinte qu'une excitation globale. En conséquence, c'est un principe plus élevé et ainsi, d'ordre moindre [en profondeur].

Cela donne naissance à un principe pour établir un classement des fonctions. Elles peuvent être proches ou éloignées du principe naturel général. Plus elles en sont proches, plus sont englobantes ; plus elles en sont éloignées, plus elle sont étroites et plus petites elles s'y placent[7]. Ainsi, nous percevons la « profondeur » d'une fonction, non pas dans le fait qu'elle se fractionne, puisque toute fonction se divise, mais dans l'ampleur du domaine de fonctionnement, dans le nombre de principes de fonctionnement commun qu'elle embrasse.

Le principe de fonctionnement commun du plaisir et de la rage devient ainsi une expansion du système vivant. L'antithèse du plaisir et de la rage dérive du fait que, dans le plaisir, l'excitation biologique affecte la surface du corps, tandis que dans la rage, la couche profonde de la musculature est mobilisée et que l'excitation n'atteint pas la peau. Dans le plaisir, la charge d'énergie de la peau augmente tandis qu'elle diminue dans la rage. Ces phénomènes sont démontrés à l'aide d'un oscillographe[8]. Dès lors, puisque la surface de la peau fonctionne essentiellement comme un appareil sensitif, tandis qu'au contraire les fonctions de la musculature agissent comme appareil moteur et destructrice, cette différence physiologique explique aussi la différence entre les buts du plaisir et de la rage. Le but du premier est la sensation tactile du plaisir à la surface de l'organisme tandis que le but du dernier est l'action motrice et la destruction. Ainsi, le fonctionnalisme fait dériver les buts instinctuels des fonctions instinctuelles et non pas du chemin inverse, fonctions instinctuelles du but instinctuel comme il en est en métaphysique. L'action motrice de la musculature est plus vieille que le but de la destruction, et la fonction de plaisir existe avant le but du plaisir.

Le fonctionnalisme ne fait pas découler l'activité motrice comme « conséquence » de l'activité musculaire et cette dernière

comme « cause », comme il est fait dans le matérialisme mécanistique, mais au contraire le mouvement musculaire et l'activité motrice destructrice sont vus comme une identité fonctionnelle de l'effet de la haine. Les unes sont inconcevables sans l'autre. Le fonctionnalisme resitue les « causes » dans le « principe de fonctionnement commun » dans un ordre toujours plus profond et plus largement englobant. Dans les investigations orgonométrique, cette méthode de penser nous prouvera plus tard sa justesse.

Pulsions primaires et secondaires

La scission du principe de fonctionnement commun en deux entités opposées a lieu au cours d'un processus qui suit généralement un «stimulus « externe ». Par exemple, l'action de l'eau sur des cellules de levure fournit le stimulus pour bourgeonner comme cela se produit dans le gonflement. L'action de la cellule spermatique mâle sur l'œuf femelle est le stimulus de la division progressive de l'œuf. L'eau ou la cellule spermatiques ne sont pas les « causes » du bourgeonnement ou de la division. En général, les fonctions se scindent sous l'influence de leurs fonctions appariées.

Si la fonction de plaisir, par exemple, ne peut pas, sous certaines conditions, s'accomplir sans perturbation, la fonction d'expansion de l'appareil vivant se scinde alors en désir de plaisir et en rage. Chez l'animal humain, la contradiction entre organisme et organisation sociale autoritaire a incité des pulsions secondaires, étrangères au reste de la nature, à surgir des pulsions naturelles primaires, qui sont des fonctions d'expansion. L'antithèse de pulsions *primaires* et *secondaires* est aisée à déterminer à partir de, respectivement, la présence ou de l'absence de la capacité à une convulsion orgastique naturelle. Les pulsions primaires portent à une « gratification »,

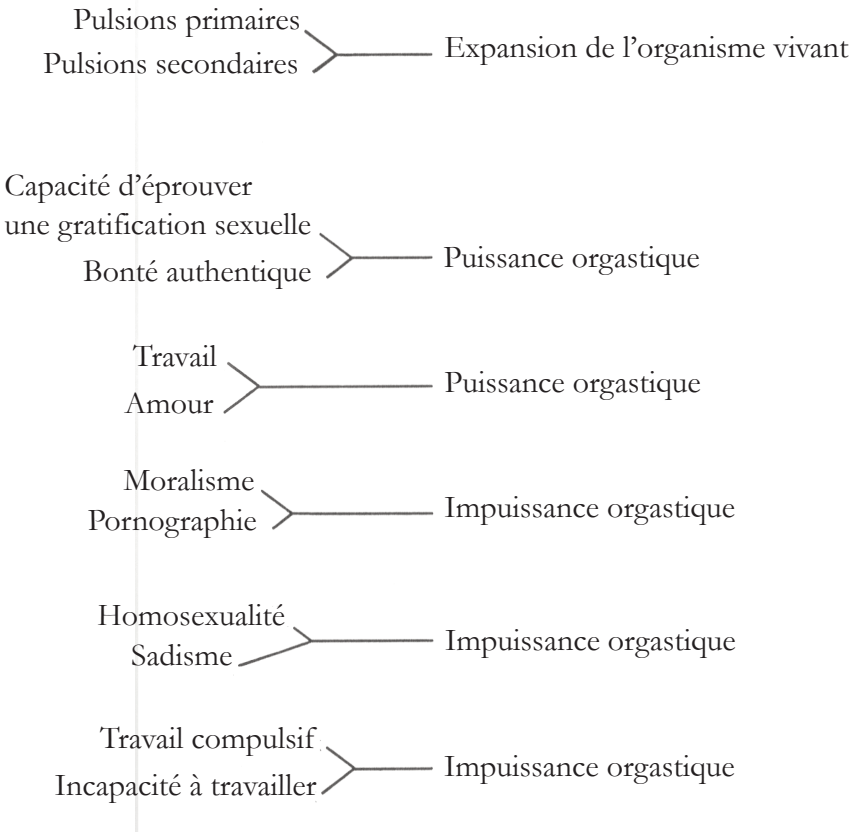
c'est-à-dire, à une réduction objective du niveau d'énergie. Les pulsions secondaires ne produisent aucune gratification au noyau de l'organisme. La caractéristique qui oppose les pulsions secondaires aux pulsions primaires, principalement l'impuissance orgastique, devient le principe de fonctionnement commun de toutes pulsions secondaires.

La fonction « puissance orgastique » emporte simultanément un large groupe de phénomènes vitaux en une unité fonctionnelle. « L'impuissance orgastique », en tant que principe de fonctionnement commun, rassemble en une unité fondamentale, un type spécifiquement différent de caractéristiques du comportement humain. Dans mon livre *L'analyse caractérielle*[9], j'ai décrit ces deux groupes comme caractère « génital » et caractère « névrotique » et je ne m'en occuperais donc pas plus longtemps ici. Nous y reviendrons uniquement lors de l'étude de la sensation d'organe comme outil de la recherche sur la nature[10].

Le groupe qui inclut l'impuissance orgastique en tant que principe de fonctionnement commun se scinde en deux sous-groupes complets qui sont opposés l'un à l'autre, mais qui sont fonctionnellement identiques aussi loin que l'incapacité à obtenir une gratification est en jeu : sexualité pornographique et moralisme. Cette contradiction qui a été le fléau de la vie humaine durant des milliers d'années, est étrangère à l'autre groupe dont le principe de fonctionnement commun est la puissance orgastique naturelle. Dans ce groupe, il n'y a pas de telles divisions et désunions antithétiques. La sexualité et la morale, la nature et la culture y forment une unité. Le principe de fonctionnement commun de la puissance orgastique marche aussi en deux directions, interagissant mutuellement, que sont le travail et l'amour.

Les schémas qui suivent sont des exemples de fonctions paires et de leur principe de fonctionnement commun.

Revenons maintenant au fil principal de notre sujet.



La rigidification de l'organisme humain

Une nouvelle et large zone de recherche pour le fonctionnalisme a émergé de l'organisme humain dont les comportements, desquels émergent les biopathologies orgonales, peuvent être regroupés sous le principe de fonctionnement commun de l'impuissance or-

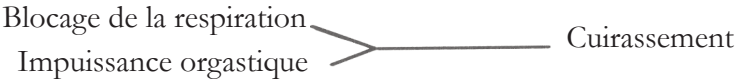
gastique, c'est-à-dire une incapacité à la convulsion orgastique.

Établir le principe de fonctionnement commun de l'impuissance orgastique soulève cette nouvelle question : Quelle est la fonction de base à partir de laquelle peuvent être réduits les nombreuses différentes formes de l'impuissance orgastique ? La réponse est : *la rigidification* ou *le cuirassement de l'organisme, c'est-à-dire, la contraction chronique de larges zones musculaires*.

Si le cuirassement musculaire est le principe de fonctionnement commun à partir duquel tous les phénomènes de l'impuissance orgastique peuvent être traités, si l'impuissance orgastique elle-même est un principe de fonctionnement commun d'un ordre supérieur au cuirassement musculaire, qui est lui-même un clivage, alors la question logique à poser est : Où se situe l'antithèse de l'impuissance orgastique qui a tant de divisions ? Des examens cliniques de patients vont répondre à cette question cruciale d'une manière particulièrement fructifère.

L'antithèse fonctionnelle est le *blocage de la respiration*. L'anxiété relative au plaisir orgastique est une importante part de l'impuissance orgastique. Cette anxiété suscite chez celui ou celle qui en souffre, le maintien de sa respiration au moment de l'accroissement de l'excitation orgastique : cela entrave la décharge orgastique. Le blocage de la respiration provoque l'impuissance orgastique et l'impuissance orgastique décide du blocage respiratoire. Tous deux sont enracinés dans le cuirassement musculaire :

Le cuirassement musculaire se scinde en plusieurs paires de



fonctions antithétiques : le blocage respiratoire et son incapacité à la convulsion de l'orgasme, comme décrit plus haut, le besoin de

plaisir et l'incapacité au plaisir (l'anxiété de plaisir), ou dans le besoin d'amour et l'incapacité à l'amour. Nous le rencontrons dans le sadisme et le remords, comme dans les cas des maladies obsessionnelles ; dans la perversion et le moralisme ; dans le travail compulsif et l'incapacité de travailler ; dans la différenciation aiguë entre dieu et diable, etc., etc.

Le blocage de la respiration qui est en soi une variante du cuirassement musculaire, devient le principe de fonctionnement supérieur et commun d'une variété de fonctions pathologiques comme la rigidité thoracique, une haute tension sanguine, la dilation du cœur, l'excès de dioxyde de carbone dans le sang, etc.

Maintenant, si nous cessons de considérer le cuirassement

musculaire comme principe de fonctionnement commun du blocage de la respiration et, au lieu de cela, le poursuivons dans des profondeurs en tant que partie de fonction d'un plus profond principe de fonctionnement commun, la question suivante qui s'ensuit logiquement est :

Quelle est l'antithèse de la cuirasse musculaire et quel est le principe de fonctionnement commun du cuirassement et de son antithèse restée jusqu'à présent inconnue ?

L'unique chemin fiable pour répondre à de telles questions fonctionnelles est d'examiner avec précaution les phénomènes et les expressions de la fonction connue à partir de laquelle nous avons poursuivi notre recherche. Des études cliniques du cuirassement musculaire montrent qu'il ne s'agit pas d'une formation statique, ri-

gide, mais au contraire qu'il correspond à une immobilisation des fonctions vitales en tant que résultat d'un équilibre dynamique de forces opposées. Le cuirassement ne fonctionne pas à la manière d'un mur fait de béton, mais plutôt comme deux automobiles aux moteurs en marche, sans qu'elles puissent bouger parce qu'elles agissent l'une contre l'autre avec une force égale. Cette immobilité résultant du blocage de la vitalité est simplement une apparence extérieure. Si nous provoquons, même minime, un léger déplacement latéral aux voitures, les deux voitures se mettent alors à se déplacer. Il arrive exactement la même chose lorsque, techniquement parlant, nous « mobilisons » les cuirassements.

Ce qui s'ensuit, maintenant, est une hypothèse qui n'est pas encore prouvée. Elle tente de paver la voie permettant de saisir le problème cardinal de l'existence humaine, la solution susceptible d'éliminer l'ensemble d'une série de conflits sociaux actuels.

En dehors de l'existence humaine, dans la nature vivante et non-vivante, nous rencontrons un fonctionnalisme qui se caractérise par sa grande simplicité. Cette simplicité et cette transparence ont, depuis des temps immémoriaux, conduit les poètes majeurs et les philosophes à évoquer la noblesse et la simplicité de la nature. Une loi de la nature est caractérisée par :

1. un principe de fonctionnement commun qui domine et imprègne de larges pans [de la nature] (attraction, pulsation, système vasculaire) ;

2. Chacune des variations du principe de fonctionnement se transforme à son tour en un ordre supérieur du principe commun ;

3. Le rapprochement d'ensemble de groupes étendus ou restreints de ces variations [forme] une unité fonctionnelle qui possède un principe de fonctionnement commun (organisme, espèces animales, de plantes, etc.).

La division de la graine en racine et tige, ensuite de la tige en branches, des branches en rameaux et des rameaux en brindilles ; la division du système nerveux et du système vasculaire des animaux ; la division des œufs en cellules qui se regroupent en organes en une unité fonctionnelle d'un organisme sont toute des fonctions simples, sans complications. Cela ne signifie pas que les processus de division ne sont pas nombreux et variés[11], ou que beaucoup de fonctions des organismes vivants ne sont pas difficiles à appréhender : il est évident qu'ils le sont. Mais ils ne sont pas complexes dans le sens de confus, d'opaques et d'insolubles. Par exemple, à l'exception de l'animal humain et de ses institutions, il n'y a rien dans le domaine de la nature du vivant et du non-vivant qui puisse se référer à une *suppression* au sens biologique du mot ; mot avec lequel l'homme civilisé entretient tant de familiarité depuis des millénaires. Personne ne peut certifier qu'une « suppression » ou un « conflit de pouvoirs » sont des topiques primordiaux, où que ce soit dans la nature en dehors de la sphère de l'existence humaine.

En procédant à une enquête sur ce sujet, le fonctionnalisme orgonomique ne s'est pas disposé dans l'intention de résoudre « l'énigme de la misère humaine ». Cependant, au cours de son développement, une certaine particularité qui n'a aucun cas d'équivalent où que ce soit dans la nature a été découverte dans la sphère de la formation du caractère humain. Il était logique de se demander si cet aspect spécifiquement humain de cette manière de fonctionner se reconnaît dans la base de toutes les philosophies qui accordent à l'humain une position « spéciale », « choisie », absolument séparée des animaux, survolant le schéma de la nature.

De nombreuses incompréhensions relatives à la sociologie de l'économie sexuelle proviennent de l'ignorance de l'ordre de grandeur qui peut être assigné aux divers domaines de variétés de fonctionnements, et au fait qu'on soit passé outre le principe commun,

sous-jacent de deux dérivées interagissant mutuellement. Un exemple particulièrement probant se retrouve dans *l'interaction de la structure caractérielle typique de l'individu et celle des institutions sociales*. Jusqu'à il y a quelques dizaines d'années, la formation du caractère était pensée comme quelque chose reçu d'une manière indéfinissable en héritage. Puis, aux alentours de 1928, l'analyse du caractère reconnaît l'écrasante importance de l'environnement social dans la formation du caractère. L'analyse caractérielle a découvert que les origines sociales de la personne sont fixées de manière givrée dans son caractère. En modifiant les comportements instinctuels, les institutions sociales produisent une structure caractérielle typique ; et la structure caractérielle des êtres humains d'une époque particulière se reflète dans les institutions sociales et les idéologies correspondantes. C'est la réponse à la question laissée ouverte par la sociologie marxiste qui demande *comment* et par l'aide de quelles fonctions, la « base matérielle » est convertie en « superstructure idéologique ».

La structure sociale et caractérielle forme ainsi une relation claire, simple des antithèses et des interactions. Mais le fonctionnalisme ne s'est pas arrêté là. Au regard du principe de fonctionnement commun de l'économie de la pulsion [vitale], la structure caractérielle humaine se divise elle-même en deux variations précisément définies et à nouveau antithétiques, je veux dire, en caractère génital qui se distingue par économie d'autorégulation sexuelle et le caractère névrotique qui se révèle dans une économie sexuelle désordonnée. Le principe de fonctionnement de l'économie de pulsion est un principe *biologique*. Son influence se fait sentir sur un domaine bien plus large que les fonctions particulières : la structure sociale et caractérielle qui en découlent. Si nous ne mettons seulement en relation que la société et le caractère et le caractère et la société, bien que cela soit correct, ceci est incomplet et mène parfois à des conclusions

inexactes. Par exemple, la structure caractérielle typique des êtres humains présente est vue comme « normale » parce qu'elle est conforme à, reflète et s'ancre dans la structure sociale présente. Mais cette conclusion ne reste correcte qu'aussi longtemps qu'on reste à l'intérieur des bornes du processus actuel formalisant la société et les êtres humains. Au surplus, nous découvrons immédiatement que nous nous mouvons dans un cercle lorsque nous essayons d'éliminer les déplorables conditions et les catastrophes des circonstances existantes. Il n'est pas suffisant de simplement penser en termes de relations antithétiques entre hommes et société, parce que cela exclut l'évolution dans le sens d'amélioration de ces conditions ou bien l'élimination des processus malsains. Le concept de « normal » devient alors dévoyé de son sens : il devient statique et rigide, c'est-à-dire, inutilisable. En vue d'éliminer les conditions indésirables, je veux dire, de faire en sorte de briser le cercle vicieux de la production par la société de structures caractérielles pathologiques et de la reproduction de circonstances sociales mettant la vie en danger par ces mêmes structures caractérielles, nous devons nous-mêmes nous placer *en dehors* de ce domaine de fonctionnement : en termes concrets, nous devons découvrir ce qui constitue le principe de fonctionnement commun des institutions sociales nuisibles et des structures caractérielles morbides. Ce n'est alors pas davantage le principe de la formation du caractère qui agit autant comme antithèse, que la société comme telle, mais au contraire une forme spéciale de fonctions formatives du caractère en interaction avec une structure sociale particulière. Nous trouvons alors, par exemple, que la structure caractérielle typique de la société d'aujourd'hui est *cuirassée* et que ces productions de cuirasse correspondent à des processus sociaux et institutionnels, et vice-versa. La nouvelle question qui apparaît de notre technique de penser n'est autre que celle-ci : de quelle manière l'homme et la société se détermine l'un l'autre ?

Par contre, à la lumière de la progression, fait dans la recherche fonctionnelle, la question devient : quel type de personnes produit ce type particulier de société avec ses événements catastrophiques ? « Normal » ne signifie plus qu'« adaptation » pour exister dans ces conditions sociales, au lieu de penser adaptation à certaines fonctions biologiques. À partir du point de vue du domaine de fonctionnement plus étendu et plus profond de la biologie, ce qui apparaissait auparavant normal en termes d'adaptation sociale, apparaît maintenant comme « anormal » ou « malade » dans le sens d'être « hostile à la vie ». Je ne crois pas que quiconque est du côté des processus de développement de la nature et de la société puisse manquer de voir la nécessité d'exposer ces conclusions. Quand des chercheurs désirent véritablement atteindre le processus actuel qui supporte le statu quo, ceci n'est pas dû à un manque de volonté ou d'humanité progressives, mais à leur manière de penser statique, fonctionnellement incomplète.

Le critère *biologique* du caractère génital comme structure caractérielle normale, répond à la largeur, la profondeur et au dynamisme dans le sens du développement. D'un autre côté, le critère *social* de l'adaptation et de la définition du caractère biologiquement névrotique en tant que norme, résulte d'une production de pensées erronées du fait qu'il est restreint par le cercle de la société — société de l'homme —, et qu'il est incapable de progrès dans l'identité fonctionnelle de l'humain *et* de la société dans un principe de fonctionnement commun de la nature en vie. De cette manière, « société » *et* « humain » échouent sur les lois du vivant dans une antithèse absolue, insoluble. Personne ne peut dénier que la souffrance sociale et personnelle puisse être essentiellement attribuée à l'antithèse absolue, mécanique et rigide de la société et de la nature, de l'humain et de la nature et des ramifications qui en découlent. Le fonctionnalisme résout cette contradiction en découvrant ce que l'humain et la

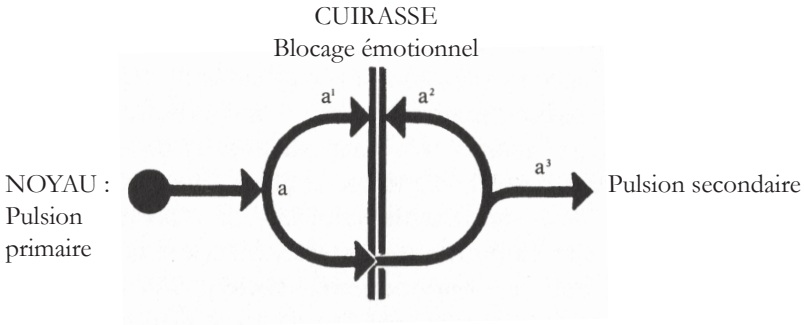
société ont en commun, à savoir, les lois de la nature de la vie. Elles sont l'*unique* critère utilisable de la « normalité ». Ce critère n'englobe pas le principe de fonctionnement commun de l'homme névrotique et de sa société belliciste puisque, ici, le principe de la cuirasse caractérielle n'entre pas en ligne de compte.

J'attire simplement l'attention sur un intéressant et extrêmement important problème, sans tenter d'y apporter une solution. Il se présente de la manière suivante : lorsque j'ai fait le pas décisif qui va de l'analyse des systèmes névrotiques utilisant les pensées associatives à l'action de retirer la cuirasse de l'organisme dans l'analyse caractérielle, je me suis trouvé confronté à la tâche de « perturber l'équilibre névrotique du patient ». Le cuirassement du caractère névrotique est une structure qui s'imbrique et s'incorpore à la personnalité tout entière. C'est une qualité essentielle du caractère névrotique que les perturbations de la vitalité qui y correspondent ne sont pas vécues comme morbides, mais, (au contraire du symptôme) comme une possession de l'ego. Dès lors, même le symptôme de la névrose ne peut être éliminé sans d'abord se débarrasser des « bases réactionnelles du caractère névrotique ». Une attaque thérapeutique sur sa cuirasse est ressentie par le patient comme une invasion radicale de sa personnalité la plus intime, son « vrai moi ». Ainsi, cette concrétion affective qui touche avec tant d'adversité la vigueur et le zest de la vie, est, à vrai dire, un mécanisme d'une protection superbement utile *dans notre civilisation actuelle*. Si l'équilibre névrotique est perturbé, si le cuirassement est délité, alors de puissants affects, habituellement des crises d'anxiété et de rage, se manifestent d'eux-mêmes. L'interprétation fonctionnelle de ces faits est que le cuirassement de l'animal humain figure le mouvement givré. Ce « mouvement » ou cette « émotion » sont libérés de la rigidité caractérielle.

Une étude attentive de la structure de cette cuirasse, c'est-à-

dire, de l'agencement des forces qui y sont emprisonnées, conduit à ce schéma suivant, de validité fonctionnelle et universelle :

Laissez-moi éclaircir ce diagramme :



L'excitation biologique originelle est produite en continu dans le noyau[12] de l'organisme, sans qu'elle aille directement à la surface et entre en action. Au point *a*, elle se divise comme n'importe quelle autre fonction de la nature. Mais ce processus de division ne va pas plus loin se scinder en une simple paire de branches, comme dans le système vasculaire ou un tronc d'arbre ; au contraire, s'interpose un *agencement de blocage* qui constitue le véritable mécanisme de la rigidité du cuirassement et du manque de contact humain. *Une branche du processus de division de l'excitation se retourne contre la branche opposée* (a^2 contre a^1) de telle manière que le résultat en est l'impasse pour tout mouvement ou pour toute mobilité. *Une variation se met complètement en obstacle à l'autre, et maintient de manière permanente cet état d'opposition*.

Notre schéma montre de manière évidente que l'énergie d'opposition provient de la même source que celle dont le mouvement est obstrué. Par exemple, l'énergie de l'opposition moraliste à l'onanisme génital infantile provient de la même pulsion de jouer avec ses parties génitales tel que le fait l'onanisme. Ce principe peut être

appliqué à tout moraliste, c'est-à-dire à toutes fonctions en matière de morale compulsive. La religion compulsive qui se retourne contre les expressions naturelles de la vie et les supprime, provient de la même source d'expressions naturelles de la vie. La sympathie compulsive, en tant que trait de caractère supprimant le sadisme sous-jacent, est constamment nourrie par une énergie sadique. Ceci se trahit aisément de soi-même dans les formes de cruauté et de manque de considération démontrées par l'attitude moraliste.

Dans le cours ultérieur du développement du caractère, ce processus de division continue de fonctionner. Toutefois, ce n'est toujours pas l'énergie naturelle, originale qui nourrit directement les divisions, mais au contraire une énergie pervertie, intérieurement bloquée. Nous appelons ces formations de caractère « réactives ». Le meilleur exemple en est cette personne qui est simultanément moraliste et brutale.

La richesse d'un fait individuel ou social découle du blocage interne de l'activité biologique que je viens de décrire, et peut être réduit à deux caractéristiques fondamentales de l'individu cuirassé : le comportement évasif ou destructeur.

À ce point, nous devons nous concentrer sur les faits essentiels : un blocage interne de l'activité énergétique serait difficile à trouver quelque part dans la nature du vivant. Si un tel état était découvert, il serait nécessaire de découvrir la raison de cette anormalité. Nous pouvons déjà constater, quoi que nous regardions dans le reste de la nature comme déviation de ses lois, c'est-à-dire, une telle anormalité, est considérée comme « normal » par une personne moyenne qui est cuirassée, en d'autres mots, qui est biologiquement rigide et figée. Aussi longtemps que nous restons *à l'intérieur du* cadre de pensées qui provient du monde intellectuel des êtres humains cuirassés, nous éprouverons et représenterons l'anormalité comme normale. Mais, de manière à aborder et comprendre un si

étrange phénomène tel que le cuirassement d'une espèce animale, nous ne pouvons rester à l'intérieur du cadre de son monde idéel. Si nous voulons faire des évaluations correctes, nous devons nous placer *en dehors* de ce cadre et nous devons observer l'animal humain cuirassé avec toutes ses idées, ses idéaux et ses institutions d'un point de vue plus large. Un observateur dans un train qui désire discuter sur la nature des trains et ne pense pas au-delà des limites de sa voiture, est forcé de conclure que le train est immobile et que le paysage est en mouvement. Ce n'est que du moment où il descend du train et se met de côté, qu'il s'aperçoit que ce train est en mouvement. Inévitablement, il affirmera maintenant que c'est le sol qui est immobile, à moins qu'il ne se positionne en dehors de la terre, dans l'espace cosmique. Il fera alors la constatation correcte, à savoir que la terre elle aussi se déplace.

Nous savons que tout le progrès apporté dans la pensée et le jugement humains sont advenus parce que les innovateurs se sont placés eux-mêmes en dehors de ce qu'ils avaient à juger, de sorte à découvrir des faits nouveaux.

Très tôt, lorsqu'il a commencé à s'enquérir des fonctions naturelles à partir d'un point de vue fondamentalement nouveau, le fonctionnalisme s'est trouvé en dehors du cadre de pensées de la civilisation mécanistico-mystique des derniers deux ou quatre millénaires. Quel était ce nouveau point de vue, le nouveau cadre à partir duquel le monde du mécanisme et du mysticisme a été observé ? Bien que je ne l'ai pas réalisé de prime abord, il se prolongeait sur une étendue bien plus ample du domaine de fonctionnement de la nature, à savoir, dans celui du vivant. Je n'ai tout simplement pas persisté à étudier les êtres humains seulement comme des humains, des membres d'une église, comme sujets d'un État, comme porteurs d'une civilisation, etc., mais comme des organismes en vie. De manière compréhensible, [l'ordre de grandeur de] la fonction d'un « or-

ganisme vivant » est plus vaste que la fonction d'un « humain ». Au contraire, les résultats de la science naturelle mécanistique et certainement ceux de la métaphysique, sont des conclusions d'humains en tant qu'humains sur la nature, ce qui revient à dire qu'ils sont *l'état d'un principe de fonctionnement étroit sur un qui est beaucoup plus large*. Ce ne serait pas en soi une confusion si l'humain prenait ce qu'il en a de *commun* avec la nature et en faisait le point de départ de ses observations et de ses jugements. Pourtant, sur des siècles, voire des millénaires, l'être humain cuirassé a pris ses propres particularités et déviations, de ce qui n'est pas naturel, et de là, des variations biologiquement anormales, comme point de départ pour son jugement du monde. Pour cet écart [péché], il a payé sur une échelle infiniment grande le terrible prix de la souffrance [tourment] inutile et cruelle, et il est loin d'atteindre le terme de son paiement. C'est à partir de cette position de l'anormalité, qu'il a conçu sa propre origine divine et, de là, il a créé Dieu selon sa propre petitesse et son propre esprit de vengeance, sa propre brutalité morale et lui a offert des sacrifices : il a massacré des enfants, passé au bûcher des épouses veuves ou torturé et exécuté des gens de foi différentes — au Moyen-Âge pour des raisons religieuses et dans les âges modernes, pour la politique de la raison d'État. Quiconque persiste à regarder tout cela comme de la « normalité », qui n'est pas capable de s'échapper de ce cadre de penser, a en fait vendu son âme à son propre démon. Et dans son propre démon, l'animal humain reconnaître tôt ou tard un Dieu qui a été perverti en un diable par la cuirasse caractérologique. Car « Dieu » et « Diable » ne sont pas absolument opposés et certainement pas des oppositions métaphysiques, puisqu'ils ont leur racine commune dans les sensations naturelles de la vie de l'animal humain.

Si les prochaines recherches du fonctionnalisme de la nature confirment mon hypothèse selon laquelle l'animal humain est

l'unique produit de cette nature dont le fonctionnement est perturbé et modifié par un blocage interposant, la cuirasse, alors la psychologie aura acquis une nouvelle position qui ne doit pas être sous-estimée, face à la métaphysique. Le barrage causé par le cuirassement de l'animal humain devient le principe de fonctionnement commun de l'ensemble des couches de formations idéologiques compliquées dans lesquelles l'humanité est piégée.

(à suivre)

---

[2] Le texte dit « such as entelechy, vis. spiritualism. » NdT

[3] Cette initiale tentative de mettre au point une formulation scientifique naturelle de la psychologie dans les premières années du XX^e^ siècle, a été entre-temps complètement étouffée par les théories quelconques sur la nature humaine.

[4] « *À propos de l'énergie des pulsions* ». Inclus dans « *Premiers écrits* », volume 1, Payot. NdT.

[5] Cf ; Reich, *Les expériences des bions*, Farrar, Straus and Giroux, New Yoork, 1979. NdT.

[6] « id » dans le texte. Une demande d'aide auprès du WRIT donne : « *The "id" is defined as "a psychoanalytic formulation, is part of the energy system of the psyche. It is regarded as the reservoir of psychic energy or libido; it contains all phylogenetic acquisitions and is the source of instinctive energy. For further information I suggest you contact your local library.* » NdT.

[7] « *The closer they lie, the more all-encompasssing they are ; the further away they are located, the narrow they are, and the smaller they range of function.* »

[8] Cf. Reich, *The bioelectical Investigation of Sexuality and Anxiety*, Farrar, Straus and Giroux, New York, 1982 NdT.

[9] Payot, Paris.

[10] *L'éther, Dieu et le diable*, Payot, Paris.

[11] La nature compte ainsi : UN, DEUX ou un-et-un, beaucoup. NdT.

[12] Le terme est « core » qui signifie « noyau », mais il s'agit du noyau du noyau : l'amande. NdT

Traduction de Christian Isidore Angelliaume
Novembre 2013 - Éditions les atomes de l'âme
Éditions les atomes de l'âme : http://lesatomesdelame.narod.ru